**Edoardo Costadura**

Professeur à l’Université Friedrich Schiller de Iéna (Allemagne)

**Programme**

*18 février – 16 mars 2019*

**1. Master *Lettres* (dir. Brigitte Félix, Françoise Simasotchi), pendant le séminaire de Jean-Nicolas Illouz :**

*Lundi 18 février, 15h.-18h.*

Salle B 231

Dante romantique

(Allemagne, Italie, France)

Le poète florentin Dante Alighieri (1265-1321) a acquis assez tôt le statut d’ « auteur », au sens fort et étymologique du terme, voire de « classique », au point notamment que la *Divine Comédie* (la *Commedia*) a fait très tôt l’objet de commentaires savants au même titre que les classiques grecs et latins, voire l’Écriture. Toutefois, Dante est loin d’avoir toujours fait l’unanimité. La réception de son œuvre, en Italie et en Europe, est jalonnée par des ruptures. À la Renaissance, époque à laquelle la *Commedia* est une des œuvres les plus éditées et commentées (par Landino, par Vellutello, etc.), la querelle sur la langue littéraire italienne (la « questione della lingua ») se solde par la victoire du classicisme de Bembo prônant comme modèles Pétrarque (pour la poésie) et Boccace (pour la prose). Dante, poète hors norme, ne saurait être normatif. Il constitue ainsi le cas paradoxal d’un auteur canonique mais tout sauf exemplaire. Aussi la Renaissance marque-t-elle le début d’une longue « éclipse » de Dante, en Italie et en Europe. Au XVIIIe siècle, la *Commedia* finit par être reléguée parmi le fatras « gotique » et barbare que les Lumières entendent vouer aux gémonies. La redécouverte de Dante par les Romantiques d’Iéna, à la fin du XVIIIe siècle, n’en est que plus spectaculaire. Pour les frères Schlegel, pour Schelling et plus tard pour Hegel, Dante est le premier poète « romantique », c’est-à-dire le premier poète moderne de la littérature européenne. Ce tour de force, qui consiste à exhumer Dante des « ténèbres du Moyen Âge » pour le placer à l’orée de la Modernité, va orienter la réception de son œuvre, notamment de la *Commedia*, d’abord au sein du Romantisme, en Allemagne, en Italie et en France – et loin au-delà, jusqu’à aujourd’hui. Le cours entend d’une part retracer l’histoire de cette « renaissance » dantesque et, d’autre part, en élucider les prémisses et les implications théoriques. Par ce biais, on sera amené à reposer la question du Romantisme européen.

**2. Équipe *Littérature, histoires, esthétique* (dir. Martine Créac’h, Lionel Ruffel):**

*Mardi 5 mars 2019, 10h.-13h.*

Salle B 331

Eric Auerbach, *Mimesis* :

relecture d’une œuvre clé de l’historiographie littéraire européenne

Avec *Mimesis*, paru en 1948 (2e édition augmentée d’un chapitre sur le *Quichotte*, 1959), le « romaniste » allemand Erich Auerbach a esquissé une histoire de la littérature occidentale, depuis l’*Odyssée* et l’*Ancien Testament* jusqu’à Virginia Woolf et Proust. Ce livre capital, qui constitue à sa manière une « histoire globale » de la littérature européenne, vise l’émergence de ce que le sous-titre appelle la « réalité représentée », autrement dit le « réalisme » moderne, en s’appuyant sur une thèse historiographique de fond selon laquelle le mode de représentation du réel à la fois « sérieux » (i.e. tragique) et non-hiérarchisé propre à la culture littéraire occidentale aurait une matrice judéo-chrétienne. Cette conférence se propose d’élucider les prémisses philosophiques (esthétiques) plus ou moins implicites de ce projet. Une attention particulière sera accordée à l’arrière-plan platonicien de la démarche d’Erich Auerbach. Dans un deuxième moment, il s’agira de soumettre à un examen critique les partis pris herméneutiques ainsi que la « charpente » du livre, notamment la lecture de l’*Odyssée*, l’interprétation du *Decameron* de Boccace et du *Quichotte*, etc., ainsi que les absences ou les « oublis » (le roman anglais du XVIIIe siècle, Manzoni…).

**3. Équipe *Mondes allemands : histoire des idées et des représentations* (dir. Stefanie Buchenau), pendant le cours de licence de Jean-Nicolas Illouz :**

*Jeudi 7 mars, 15h-18h*

Salle B 231

Romantismes européens :

atouts et limites d’une catégorie historiographique

S’il est vrai que le Romantisme est au même titre que l’Humanisme ou les Lumières un phénomène européen, il est tout aussi évident que dans les différentes cultures européennes il prend des formes extrêmement diverses, voire disparates, et contradictoires. Pour s’en convaincre, il suffit d’observer les modalités de réception d’un certain nombre d’œuvres clé au sein d’autres champs littéraires, parfois limitrophes : tel auteur considéré comme un « classique » ou « classiciste » en son pays (Goethe, Schiller) se voit rangé parmi les Romantiques dans un autre (en France, en Italie). Tel auteur se croit en toute bonne foi un néoclassique dans le droit fil de de sa propre tradition nationale, alors qu’il rejoint quasiment à son insu les positions les plus avancées des Romantiques, allemands en l’occurrence (c’est le cas de Leopardi). Lorsque l’on considère le Romantisme à l’échelle européenne, on est donc d’abord frappé par l’hétérogénéité et l’incohérence foncières du phénomène. Alors qu’au XIVe siècle et au XVe siècle, de même qu’au XVIIIe siècle les humanistes et les « philosophes » européens n’avaient pas eu de peine à se comprendre – sans doute aussi parce qu’ils parlaient et écrivaient, au sens propre, la même langue (le latin, puis le français) –, en ce début de XIXe siècle on a parfois l’impression d’assister à un dialogue de sourds. Le Romantisme européen est de ce point de vue une manière de Babel esthétique – un vaste tissu de malentendus et d’incompréhensions réciproques.

Dans ce cours, on s’attachera d’abord à dresser une cartographie et un synopsis des Romantismes européens, de manière à en cerner les multiplicités et les déphasements. On tentera ensuite de déterminer quelques constantes, en mettant à l’épreuve au moins deux approches distinctes : une approche « génétique » visant à reconstruire la genèse et, si possible, à établir l’origine commune des Romantismes ; une approche axiologique visant à définir les « phénotypes », voire les marques spécifiques (structurelles) de l’écriture et de la pensée romantiques.

**4. Master *Création Littéraire* (dir. Olivia Rosenthal, Lionel Ruffel), pendant le séminaire de Dieter Hornig :**

*Mardi 12 mars, 15h.-18h.*

B 034

La traduction littéraire :

théories et pratiques entre Romantisme et Modernité

(Allemagne, France)

Dans ce cours, nous partons de l’hypothèse, formulée jadis par Henri Meschonnic, que les traductions « fonctionnent comme des œuvres », et que donc toute traduction, étant « écriture d’une lecture-écriture », est « structurée comme un texte, fonctionne texte » (*cf.* Henri Meschonnic : « Épistémologie de l’écriture et Poétique de la traduction », in : *Pour la Poétique II*, Paris, Gallimard, 1973, p. 306 et *passim*). Aussi, dès l’Antiquité, la traduction s’est-elle dotée d’une théorie qui est aussi une poétique. Cet entrelacs de pratique d’écriture et de théorisation d’une écriture-de-traduction devient particulièrement étroit et motivé à la fin du XVIIIe siècle, à l’âge du Romantisme, notamment en Allemagne. À cette époque, la traduction devient une pratique littéraire autonome et consciente d’elle-même, voire, d’une certaine manière, un « genre littéraire » à part entière. Elle devient aussi et par conséquent l’un des modes privilégiés de mise en œuvre de la pensée romantique en tant qu’écriture et en tant qu’acte herméneutique. Dans ce cours, qui doit beaucoup aux travaux d’Antoine Berman, nous allons étudier quelques-uns des moments fondateurs de la « révolution traductive » romantique (A.W. Schlegel, Schleiermacher, Hölderlin, Chateaubriand). Nous allons par ailleurs en esquisser la « postérité », en évoquant les positions de Walter Benjamin et de José Ortega y Gasset, notamment.